



ASA – Université Lille 1

Bulletin de l'Association de Solidarité des Anciens

De l'Université Lille 1 – Sciences et Technologies



Sommaire du bulletin

Editorial.....	1	V – Lille 1 d’hier et d’aujourd’hui.....	15
I - Les randonnées et balades	2	VI – Chronique.....	18
II – Sorties et Voyages.....	5	VII – Hommages	19
III – La vie de l’A.S.A.	12	VIII - Carnet.....	20
IV – Solidarités.....	14		

Editorial

Avec ce bulletin se clôt une tranche de vie de l'ASA. Le prochain bulletin sera celui de l'ASAP et toutes nos activités s'inscriront dans ce cadre. Nous avons fait le choix collectivement et massivement de créer cette nouvelle association et c'est un challenge qui s'ouvre devant nous.

Pour le réussir l'ASAP pourra s'appuyer sur la vitalité de l'ASA, mise en évidence à l'occasion de la soirée rétrospective du 4 décembre. Ce sera un point d'appui important dans la perspective de la nouvelle association. Dans un contexte nouveau lié à la mise en place de l'Université de Lille, générateur parfois d'un manque de fluidité, il est remarquable que toutes les activités aient pu être maintenues et développées. On peut penser de ce point de vue aux avancées dans la conservation des instruments anciens. Cette vitalité repose sur un socle d'adhérents qui se dévouent pour faire vivre l'ASA. C'est pourquoi nous avons voulu, à l'occasion de cette soirée honorer plus particulièrement 19 de nos ami(e)s qui depuis plusieurs années animent bénévolement notre association en leur remettant symboliquement la médaille de l'ASA (**voir photo ci-dessous des récipiendaires présents**). On aurait pu aller plus loin dans la reconnaissance, en particulier vis-à-vis de collègues impliqués



plus récemment dans la vie de l'ASA et qui y tiennent déjà un rôle important. Je tiens à les remercier, tous et toutes. Ils seront indispensables dans la période qui vient et au-delà d'eux j'espère que d'autres les rejoindront. Ils sont un atout pour la réussite du projet que nous portons : faire vivre et développer l'ASAP.

Je profite de ce bulletin pour souhaiter à chacun et chacune d'entre vous de bonnes fêtes de fin d'année et une belle et bonne année 2019. Je souhaite aussi longue vie à l'ASAP et que chacun s'y trouve bien.

Jacques DUVEAU

I - Les randonnées et balades

Compte-rendu de la marche au mont Saint-Aubert en Belgique le 13 octobre 2017

On voit le mont Saint-Aubert sur la gauche de l'autoroute Lille-Bruxelles ou Lille-Mons, au niveau de Tournai.

Le rendez-vous était sur le parking entourant l'église et son cimetière. Dès la descente des voitures, nous avons déjà un joli point de vue en direction de la France. Nous étions une vingtaine.

Nous descendons de notre promontoire en passant par le chemin des poètes car sur chaque marche, est reproduit un vers ou une maxime de tel ou tel poète ou écrivain. En bas de ce chemin, nous prenons à gauche une route en descente non négligeable et nous voyons des chevaux broutant dans les pâtures de chaque côté puis nous longeons un bois et des champs de céréales.

Un certain nombre de maisons et deux virages après, nous prenons à droite un chemin d'un mètre de large pour remonter à travers bois vers le chemin des poètes que nous ne faisons qu'effleurer pour rattraper un autre chemin à travers bois qui nous redescend dans la plaine près de la Goudinière, ancien pensionnat des religieuses Augustines d'Arras chassées en 1905. Maintenant, c'est une maison pour enfants handicapés.

Nous reprenons sur la gauche et en montée dans les bois avec un petit oratoire près d'une maison puis une chapelle bien plus conséquente dédiée à Notre-Dame de la Salette (près de Gap en France). Elle a une histoire particulière que je n'hésite pas à vous conter. Vers 1860, Louis Wattine, (né à Roubaix le 11 octobre 1826) s'installe à Mont-Saint-Aubert sur 600 m², il bâtit un petit ermitage en bois d'une seule pièce ainsi que cette chapelle en briques au toit de zinc qu'il termine en 1864. Au dessus du petit autel, orné de beaux calcaires marbrés, domine un groupe de plâtre représentant Notre Dame de la Salette parlant à deux petits bergers.

Pendant plus de vingt ans, il vécut en ermite mais pas en ascète, car il prenait ses repas au café « Mon Idée » chez un ami Jean-Baptiste Dacgnies dont la cuisine était excellente. Louis Wattine décède le 18 juin 1886. Sa tombe se trouve sur le mur nord de l'église paroissiale de la Sainte-Trinité, une croix de

pierre grise est située derrière la tombe des religieuses Augustines d'Arras. La chapelle de Louis Wattine servait de chapelle de pèlerinage pour la procession des Rogations (15 août).

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, un groupe de villageois venait dire le chapelet pour les neuf prisonniers et les dix déportés de la commune. Les photographies de ces personnes étaient accrochées sur les murs de la chapelle. Les quatre derniers mois d'occupation, de mai à août 1944, chaque soir 40 à 70 personnes venaient, à tel point que la Kommandantur de Tournai interdit ces réunions.

Étant revenus au sommet du mont, j'ai proposé une nouvelle descente puis une remontée par un troisième chemin mais les participants ont préféré



tester une autre descente car nous sommes allés sur la terrasse du restaurant « Panoramique » pour déguster une bonne bière belge d'abbaye en admirant le paysage en déclivité naturellement.

Pour ceux qui ne connaissent pas, il faut absolument s'y rendre car on est surpris d'avoir une telle vue dans notre région !

Mais avant de s'y rendre, j'ai fait découvrir le cimetière, caractéristique par sa vision à 360° sur la plaine, quelques tombes de militaires, la tombe de Louis Wattine dont j'ai déjà parlé et la tombe des sœurs Augustines d'Arras et de la Goudinière où j'ai relevé ce texte (à moins que ce ne soit sur une des marches du chemin des poètes) : « Il poussera de l'herbe et je ne serai plus qu'un peu de poésie ! » de Roger Foulon.

Bernard BELSOT

Promenade au château de Cercamp et aux jardins de Séricourt, 21 juin 2018

C'est une bien belle promenade que Jacotte et Joëlle nous ont préparée pour fêter l'arrivée de l'été.

Nous sommes partis en covoiturage (merci aux chauffeurs), vers le Ternois où nous avons été

accueillis au **château de Cercamp** par un agréable petit déjeuner dans la belle galerie ouverte sur le parc.

Ce château témoigne d'une longue histoire : ce fut

au XII^e siècle une abbaye cistercienne, reconstruite au XVIII^e. Après la Révolution, à la fin du XIX^e, les barons de Fourment ont transformé ce beau bâtiment en château ; une fois celui-ci abandonné par ses propriétaires, une manufacture de tissage de laine s'y est installée avant de laisser la place aux enfants de l'Assistance publique.

Notre guide nous présente cette riche histoire à travers les nombreuses traces retrouvées et respectées par une restauration attentive et soignée. L'actuel propriétaire retrouve en effet l'esprit à la fois d'une abbaye et d'un château par la remise en état des différentes pièces, par le mobilier et les collections rassemblées.



Après la visite, nous nous rendons aux **jardins de Séricourt** pour déjeuner autour d'un agréable buffet



installé sous une grande tonnelle.

Puis Monsieur Gosse de Gorre, le créateur, nous emmène dans ses jardins construits autour de nombreux symboles opposant : l'ombre à la lumière, opposant la guerre – évoquée par des armées d'ifs taillés s'affrontant, et par des trous d'obus conservés – à la paix – suggérée par un espace organisé, calme, doux, autour d'une chambre d'amour ; opposant enfin l'amour humain à l'amour divin à travers une immense et magnifique cathédrale de roses.

Le propriétaire-jardinier nous a impressionnés par ses idées ainsi mises en lumière et par une connaissance sans failles de toutes ses plantes...

Colette DUVEAU

Compte-rendu de la journée au vert du jeudi 28 juin 2018 de l'ASA à Marœuil.

Le matin, nous marchons de 10h15 à 11h45 dans le bois de Marœuil, (près d'Arras). Les 80 hectares de ce bois ne sont pas tous accessibles car une partie est réservée aux faune et flore sauvages et en ce moment une autre partie est interdite pour raison de coupes de frênes dues à la chalarose. Il a fallu d'ailleurs demander une AOT (autorisation d'occupation temporaire) pour se promener en groupe dans la troisième partie ! Lors de ce parcours bien agréable à l'ombre des arbres, Louissette a chuté. Notre président Jacques Dureau l'a ramenée à la clinique Lille-Sud et on lui a découvert une fracture au niveau du coude.

Après cette balade, nous avons repris les voitures pour nous rendre au campanile de Saint-Nicolas-lez-Arras qui se trouve à 5 ou 6 km du bois de Marœuil. Le repas fut excellent, mais nous avons regretté l'absence de Louissette et Jacques.

Vers 14h, nous repartons en voiture nous garer de part et d'autre de l'église de Marœuil d'où l'on voit ce qui reste de l'abbaye de Marœuil datant du IX^e siècle. Le seul bâtiment restant (XVIII^e), en pierres de

calcaire blanc, et le parc appartient à l'Hôpital d'Arras. Un très beau souterrain voûté des XII^e et XIII^e siècles permet de se rendre de la sacristie de l'église (ancienne abbatiale) au milieu de la pelouse de l'ancienne abbaye, (certainement, y avait-il un ancien bâtiment à cet emplacement), mais ce passage est interdit en ce moment pour raison de sécurité. Auparavant, il fallait une visite guidée ou des journées du patrimoine pour y accéder.

Nous montons vers le haut de Marœuil et nous découvrons le bois où nous étions le matin puis redescendons dans le village où bon nombre de maisons anciennes sont en pierres de calcaire blanc (et sous-bassement de grès blonds) tirées du sous-sol et dont beaucoup ont été récupérées à la démolition de l'abbaye lors de la Révolution. C'est un calcaire dur et bien blanc qui provient du banc de calcaire qui comme à Arras fait à peu près 120 m d'épaisseur contre 17 m à Lezennes où le calcaire est tendre et gélique.

Pour rejoindre l'entrée d'Étrun, nous passons un pont sur la Scarpe et entrevoyons à travers les arbres un

château en pierres blanches du XVIII^e, qui a été occupé par les Allemands de 1940 à 1944 et dont les livres en anglais comme *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift étaient estampillés du cachet de la Kommandantur (je n'ai pas vérifié pour les livres français quand j'avais une dizaine d'années), puis découvrons un très beau mur en forme d'escalier qui était le mur d'enceinte d'une abbaye de femmes que l'on appelait « les Dames d'Étrun » créée dans les marais de la Scarpe au VII^e siècle, par Bertille, princesse mérovingienne, pour des filles de la noblesse. Par la suite, les religieuses bénédictines devaient avoir huit quartiers de noblesse (quatre du côté paternel et quatre du côté maternel).

Ne pas oublier que dans la noblesse, en France, pour les garçons, le premier né héritait du titre et des biens, le deuxième rentrait dans l'armée, et c'était mieux s'il avait les moyens d'entretenir un régiment, le troisième rentrait dans les ordres, (c'était le roi qui désignait les évêques et les abbés (qui n'étaient pas toujours prêtres). Avant la prise de Lille par Louis XIV en 1667, c'étaient les moines qui élisaient leur abbé en comté de Flandre où nous sommes. Pour les filles, celles qui se mariaient, devaient apporter une dot (exemple Marguerite de Flandre, sœur de Baudouin IX, IV, I^{er}, selon qu'il était de Flandre, de Hainaut ou de Constantinople, plus connu par les Lillois comme père de Jeanne et Marguerite de Flandre a apporté l'Artois en dot à Philippe le Bel lors de son mariage). Bien qu'elle décède plus tard, Philippe le Bel garde l'Artois et ses successeurs aussi. Il a fallu un autre mariage pour que l'Artois soit associé à nouveau au comté de Flandre. Les autres filles souvent rentraient dans les ordres car pas assez riches pour se marier, ou volontairement par vocation. Après la Révolution, M^{gr} de la Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, et cardinal, (et ayant refusé l'archevêché de Paris pour pouvoir terminer la cathédrale d'Arras, ancienne abbatiale Saint-Vaast, pas démolie à la Révolution car n'ayant pas de toiture, le plomb et le cuivre des toitures étant ce qui intéressait les acheteurs, pour les revendre à l'armée afin d'en faire des balles) a racheté le terrain pour y bâtir la maison de campagne du séminaire d'Arras.

Nous passons sur le pont de chemin de fer, (voie unique Arras-Saint-Pol) et prenons immédiatement à droite puis à gauche. Un peu plus loin, nous nous engageons dans un petit chemin en herbe puis nous montons sur ce qui nous paraît être une butte couverte d'arbres, mais 300 m plus loin, on se rend

compte que cela fait bien huit mètres de haut et une vingtaine de mètres de base. C'est en fait l'oppidum militaire des Atrébates (peuple gaulois d'Arras) qui faisait le tour du village actuel d'Étrun et qui a servi par la suite pour les armées romaines jusqu'à 400 apr. J.-C., à partir de la victoire de Jules César sur Comm le gaulois chef des Atrébates (en 56 av. J.-C.) que Jules César a fait roi des Atrébates, et qui a servi de modèle à Goscinny et Uderzo pour Astérix.

Revenant sur le pont du chemin de fer, nous partons sur la droite et par un petit chemin pavé, rejoignons une très belle clairière où coule le Gy, nous suivons cette rivière jusqu'à une des piscicultures les plus importantes d'Europe, élevant en particulier des truites.

Nous rentrons à nouveau dans Étrun, (dont les habitants sont les Strumenciens), passons devant l'église Saint-Nicolas, bâtie par l'abbaye au XVII^e, suivons à nouveau le mur d'enceinte de cette abbaye puis prenons sur la droite dans les marais de la Scarpe que nous étions censés rejoindre au bout du chemin. Mais, les participants de cette randonnée ont préféré bifurquer à gauche et éviter 1 km de marche. Nous rejoignons directement la Scarpe et voyons



une chapelle d'où coule une source très claire que sainte Bertille aurait fait sourdre d'un coup de bâton et dont l'eau est censée guérir les ophtalmies. Un peu plus loin, nous entendons le bruit d'une cascade d'un ancien moulin à eau et l'on voit un très beau bâtiment qui est la « malterie Saint-Bertille » qui fonctionne encore. Nous longeons un ancien abreuvoir puis rejoignons les voitures du côté de l'église, avant de repartir vers Lille. Mais j'en connais quelques-uns qui se sont arrêtés pour déguster une bonne bière. Nous avons tous profité d'une excellente journée et découvert à nouveau un petit coin d'Artois très agréable.

Bernard BELSOT

Rando des vacances : Loos en session de rattrapage le 27 août



Pour la troisième fois, une rando du mois d'août : la progression est spectaculaire depuis l'année dernière : de 6 participants en 2017, nous sommes

passé à 8, soit un « plus » de 33%. De quoi rendre jaloux un ministre du Temps Libre ! (Et encore, il y avait des excusés...)

Nous avons choisi de reprendre notre rando de novembre dernier « *Loos par Wattignies et Emmerin* » en session de rattrapage ou de redécouverte. Temps plutôt nuageux, mais doux. Après tout, randonner sous le cagnard, ce n'est pas ça non plus...

Excellent moment passé entre personnes de qualité (comme toujours) !

François-Xavier (derrière l'appareil photo) et Monique SAUVAGE.

(Il va vraiment falloir penser à emmener la perche à « selfies » la prochaine fois...)

Rando « Le circuit de Robigeux » le 17 septembre

Début d'une nouvelle saison de belles randos !

9 participants au départ devant l'église de Sailly-lez-Lannoy. Jolie promenade de 11,7 km, mi-villageoise, mi-champêtre avec, sans doute pour la première fois, une halte de rafraîchissement aux deux tiers du parcours, à la base des Bonniers à Willems.

Pour la partie culturelle, Monique nous a évoqué la « Willemoise », une eau de source exploitée dans les environs de Willems à partir de 1900. Cette marque a disparu au début des années 70, lorsque les normes alimentaires sont devenues plus strictes, exigeant des investissements impossibles à réaliser.

Comme toujours, bonne ambiance tout au long de notre promenade. Très beau temps, mais pas trop chaud, avec juste un peu de vent : un régal !

Nous avons emmené une « perche à selfies », mais pour faire bref, ce ne fut pas une réussite.



Merci à Marie-Paule de nous avoir sauvé la mise en prenant la photo ci-dessus...

François-Xavier et Monique SAUVAGE

II – Sorties et Voyages

VOYAGE AU CAMBODGE – ASA – mars 2018

Après le passage de la frontière, notre bateau remonte vers Phnom Penh sur le Mékong couleur de terre argentée.

Comme au Vietnam, l'eau est ici mère nourricière.

Les formalités douanières se font au bord du fleuve, dans une cour d'école arborée où se poursuivent poules et coqs, où errent des chiens fatigués de chaleur. Une statue khmère, le doigt dressé, semble indiquer le chemin.

PHNOM PENH

Le palais royal (photo ci-contre)

À l'entrée, le guide nous désigne l'arbre de Bouddha,



le pipal.

Des nagas à trois, cinq, sept ou onze têtes serpentent sur les toits pagodes.

Une fresque de plusieurs centaines de mètres met en scène l'épopée Ramayana : Sita ayant été kidnappée par Rawanal, Rama la recherche avec l'aide de l'armée des singes.

Le Wat Phnom ou temple montagne a donné son nom à la capitale du Cambodge ; dans un autel siège la statuette de Madame Penh, auréolée de dorures. Dans le temple règne une joyeuse ferveur : à côté de fidèles agenouillés, des touristes prennent des photos, une bonzette en robe safran, le crâne rasé, prend la pose ; les guides font leurs commentaires dans l'odeur d'encens, au milieu du recueillement.

Au **Musée national** s'exposent des statues pré-angkoriennes antérieures au IX^e siècle et angkoriennes, caractérisées par leurs colonnettes octogonales.

Le linga à trois étages symbolise la trimurti ou triade divine : la partie haute, ronde, représente Shiva le dieu au troisième œil, qui porte trident, hache et un serpent autour du cou. La partie médiane symbolise Vishnu, le dieu aux quatre bras, chevauchant le serpent Ananta ou Garuda à tête de vautour ; Brahmā le créateur est le troisième, le moins vénéré, peut-être parce qu'il a épousé sa fille.

Le chignon de Bouddha ou ushnisha extériorise son génie ; le « sourire d'Angkor » souligne sa bienveillance.

Sur la route de Siem Reap

Un marché propose grillons, sauterelles, blattes, cuites avec talent, épicées et croustillantes.

Au bord de la route, sur l'eau fangeuse, la boue contraste avec la pureté d'une étendue de lotus ; leurs graines sont utilisées pour le thé, leurs feuilles enveloppent le repas du paysan et le parfument, leurs tiges sont utilisées pour le tissage du krama, l'écharpe khmère.

Dans un hameau, un temple bouddhiste, une pagode, un stupa ; pendue au balcon de la salle à manger, la luminosité des robes des moines. Un Cambodgien grimpe en s'accrochant au tronc d'un palmier et recueille le sucre de palme en altitude.

Plus loin, au milieu des arbres fruitiers, se serrent les maisons sur pilotis d'un village khmer avec leurs toits en feuilles de palmier ou en tôles ; en devanture, une reproduction miniature de la demeure figure la maison des esprits ; sur des grandes nattes, à même le sol, sèche le riz.

Sambor Prei Kuk : dans la forêt, des vestiges effondrés ou envahis par la végétation, des sculptures de lions et de garouda, le vautour.

Un autre temple montagne déroule dans une fresque sculptée la bataille contre le peuple cham : soldats

tenant l'épée, l'arc ou le coupe-coupe, chars à bœuf, éléphants, chinois portant chignons, brahmanes, taureau sacré, danseuses célestes.

D'autres fresques mettent en scène la vie quotidienne : marché, visite chez le médecin, combat de coqs, pêche, gens alcoolisés en posture effondrée.

Sur la route d'Angkor Watt nos tuk-tuk sont escortés par le tintamarre des cigales, le tapage des oiseaux et des grenouilles. On peine à imaginer en traversant la longue forêt dense, la sérénité et l'isolement passés d'Angkor, troublés aujourd'hui par le chaos des véhicules qui transportent les visiteurs.

La première image d'**Angkor Vat** (photo ci-dessous), l'ensemble monumental, est familière : un



long pont flottant enjambe les douves et, après une première enceinte, s'étend une allée surélevée ; cinq tours aux formes de tiaras se reflètent dans l'eau ; elles s'étirent vers le zénith, demeure des dieux, leur reflet dans l'eau tendant vers le nadir ou profondeurs de l'enfer.

À l'intérieur, une tour centrale se dresse comme une montagne avec un sommet ogival. Dans les galeries, des bas-reliefs, des colonnes, surmontées de linteaux en pierre, des représentations de Suryavarman II, le fondateur d'Angkor.

Angkor Thom

Devant le **temple Baphuon** des pierres disséminées et numérotées témoignent de la technique de reconstruction par anastylose.

Répétées jusqu'au bout du mur, les apsaras, jeunes filles célestes. Le bas-relief du barattage de la mer de lait symbolise le combat et l'équilibre entre les forces du Bien et du Mal : les dieux unissent leurs forces à celles de démons pour créer un élixir d'immortalité, puis trahissent ces derniers pour avoir l'exclusivité du breuvage.

Sur la terrasse des éléphants reproduits à l'infini, leurs têtes et leurs puissantes trompes sortent en relief du mur.

Le long d'un couloir étroit des milliers de figures de pierre verdies ou brunies dans des postures gracieuses ou menaçantes.

La statue du roi lépreux, ainsi nommée à cause de ses doigts manquants, est en fait celle du dieu des

enfers.

Les divinités se tiennent dans l'obscurité, une fausse porte en pierre ciselée fermant un côté marque la séparation du monde profane et divin.

Dans un jeu de perspectives les chapelles se cachent, se révèlent ; se montrent aussi Shiva et son trident sur le taureau Nindiss et son épouse Parvati.

Sous le lichen vert, Sidharta Gautama sur son cheval part vers une vie de renoncement.

Le cheminement nous fait passer d'un lieu dédié à l'hindouisme à un autre dédié au bouddhisme ; parfois l'éclair orange d'un moine parmi les ruines les ensoleille.

Les tours du **temple du Bayon**, serrées et denses, semblent former une chaîne de montagnes ; sur chacune surgissent des visages énigmatiques fixant un des points cardinaux.

Dans **Ta Prohm** ou temple de la jungle, les fromagers ensèrent dans leur griffes les pierres ; la nature a repris le contrôle au milieu de la stridulation des cigales et des cris des perruches.



Promenade sur l'étang dans l'attente du coucher de soleil : sur les remous de l'eau, le reflet du soleil couchant s'étire en un serpent lumineux. Dans la nuit tropicale humide et épaisse s'éveillent des cris d'oiseaux inconnus, des sifflements. L'eau aussi devient d'encre et s'épaissit. Debout, les rameurs chantent en tapant du pied. La scène évoque la phrase citée par Pierre Loti : « Au fond des forêts du Siam, j'ai vu l'étoile du soir se lever sur les grandes

ruines d'Angkor ».

La soirée nous offre un spectacle de danses traditionnelles ; la grâce des attitudes et la symbolique des mouvements de poignets et de doigts rappellent les apsaras des temples et leurs mudras (positions symboliques des mains et des doigts).

La citadelle des femmes Banteay Srei (photo ci-dessous)



Ainsi nommée à cause du raffinement féminin des sculptures et de sa délicate couleur rose.

Sur le lac **Tonle Sap (photo ci-contre)**, des réfugiés vietnamiens habitent des maisons et commerces flottants ; des enfants se baignent dans une eau couleur de boue, un pêcheur lance son filet.

Le dernier jour sera consacré à l'artisanat khmère : sculptures de pierre, tête de Bouddha souriant, thé, poivre de Kampot, bijoux en argent, kramas à carreaux.

Le Cambodge s'offre comme un pays de spiritualité, de traditions, mais aussi celui d'une histoire féroce : le guide nous raconte la dictature des Khmers rouges, l'exode de sa famille qui sera en partie massacrée, les tortures infligées aux intellectuels, qu'il subira lui-même et ponctue son récit de « c'est comme ça ! » traduisant une équanimité bouddhique.

Marie-Françoise WAXIN

Impressions et souvenirs d'Irlande (voyage du 5 au 14 juin 2018)

« *Cast a cold eye*

On life, on death

Horseman, pass by! » (Under Ben Bulben),

W.B Yeats

Tout comme lors du voyage en Ecosse nous avons eu un très beau temps en Irlande. Quelques gouttes de pluie la dernière nuit de notre séjour ont été à peine remarquées. Par contre un retard de 2 heures au retour a posé quelques problèmes car le parking des Quatre Cantons était fermé et les collègues qui avaient laissé leurs voitures n'ont pas pu les récupérer. Mais la solidarité a joué et tous ont pu

rentrer chez eux...

Je ne voudrais pas faire un récit chronologique de notre tour d'Irlande (au bas mot 1700 kilomètres) mais voici brièvement notre circuit: arrivée à l'aéroport de Dublin, puis après la visite de la capitale, nous sommes partis vers Belfast et la Chaussée des Géants. Après Derry (les Irlandais n'aiment pas dire Londonderry!), nous avons regagné la République d'Irlande, nous avons traversé les comtés de Donegal, de Sligo où domine le massif de Ben Bulben, de Mayo, de Connemara. Nous avons vu le vaste plateau calcaire de Burren (comté

de Clare) et les falaises de Moher puis l'anneau de Kerry considéré comme l'une des plus belles routes d'Irlande et le Parc de Killarney. Enfin, nous sommes repartis vers Cork et le Rocher de Cashel (comté de Tipperary) pour rejoindre Dublin.

Il me semble que de notre voyage nous pouvons retenir les paysages, les monuments et les musées ainsi que les souvenirs liés à l'histoire.

L'Irlande, c'est une succession de prés, de landes, où dominent une variété de verts interrompue par des murets de pierres sèches et des massifs de rhododendrons mauves si nombreux qu'ils en deviennent invasifs. N'oublions pas les moutons qui se promènent quelquefois sur la route. C'est aussi, comme dans le Burren, un désert de pierres surprenant. La mer est souvent présente- nous sommes sur une île!- et, bien sûr, la Chaussée des Géants située au nord de Belfast près de Bushmill (distillerie bien connue des amateurs de whiskey) est une véritable attraction où le fourmillement des touristes gâche un peu la beauté du site qui s'étend sur près de 12 kilomètres. On peut y admirer les superbes colonnes de basalte (38000, paraît-il) et la



chaussée qui se perd dans l'océan.

Paysage grandiose !

Les falaises de Moher (**photo ci-dessus**), situées dans le comté de Clare, qui s'étirent sur plus de 8 kilomètres, surplombant la mer de plus de 200mètres

sont aussi un spectacle qui attire des nuées de touristes et ont servi de décors au tournage de nombreux films..

Le Connemara, région mythique, nous offre également des paysages où alternent montagnes, lacs, torrents, landes, tourbières et en continuant vers Galway, on peut apercevoir l'abbaye de Kylemore, érigée au bord d'un lac, sur le site d'un ancien château.

L'anneau de Kerry, route coincée entre montagne et océan, qui fait le tour de la péninsule, permet d'admirer la variété de paysages: montagnes, lacs, vallées, plages. A noter, dans le petit village de Sneem un monument rappelant le séjour du Général de Gaulle après le referendum du 27 avril 1969...

En se dirigeant vers le parc de Killarney on peut admirer le panorama de la terrasse de Ladies View (lac de Muckross). Le château de Muckross nous a offert une agréable promenade dans ses splendides jardins. A Waterville, petite station balnéaire où Charlie Chaplin passa de nombreuses vacances, on peut voir une statue de l'acteur érigée sur le front de mer...

J'ai été surpris par le nombre de sites archéologiques que nous avons pu voir.

Tout d'abord le centre de Bru Na Boinne, au nord de Dublin, où nous avons visité le tumulus circulaire de Newgrange (85 m de diamètre), construit autour de 3200 av.J-C qui est flanqué d'énormes pierres sculptées et comprend une chambre funéraire.

Puis, dans le comté de Sligo, le site de Carrowmore nous montre un énorme dolmen formant une chambre funéraire, entouré d'une trentaine de tombes. Enfin, le dolmen de Poul Nabrone, sur le plateau de Burren, fut probablement érigé entre 4200



Dublin Trinity College

et 2900 av. J-C pour servir d'autel funéraire. Les archéologues disent que ce tombeau aurait accueilli la dépouille de 16 à 22 adultes ainsi que 6 enfants. Ce monument aurait également été le lieu de cérémonies sacrées. Tous ces vestiges néolithiques nous rappellent ceux que nous avons pu voir aux

Orcades, à Skara Brae et à Brodgar lors de notre voyage en Ecosse en 2013.

La visite Dublin a eu lieu en deux étapes: le jour de notre arrivée et à la fin de notre séjour. Un tour panoramique nous a montré les quartiers georgiens aux maisons de briques rouges et la partie moderne de la capitale avec les énormes installations des brasseries Guinness. Nous avons parcouru la vieille ville, remonté O'Connell Street pour aller à la poste, traversé la Liffey en passant par Ha'penny Bridge.

Nous avons, bien sûr, visité la Cathédrale Saint Patrick (style gothique du XIIème siècle) qui abrite de nombreuses reliques de Jonathan Swift qui était non seulement auteur des Voyages de Gulliver mais aussi doyen de la cathédrale (le corps de Swift repose d'ailleurs sous le sol de la nef). Nous avons vu la Cathédrale de Christ Church, aussi appelée Cathédrale de la Sainte Trinité, érigée à partir de 1038 et qui possède la plus grande crypte des Iles Britanniques.

Dans le centre se trouve aussi Trinity College, la plus ancienne université d'Irlande, créée en 1592 par Elisabeth 1ère où ont étudié de nombreux hommes célèbres. La liste de ceux-ci prendrait une page entière mais citons pourtant Goldsmith, Swift, Oscar Wilde, Bran Stoker, Beckett... Dans la grande salle



Belfast Musée du Titanic

de la magnifique bibliothèque de l'université (construite entre 1712 et 1738) qui renferme plus de 200000 volumes, on peut voir le célèbre livre de Kells, également appelé le Grand Evangélaire de St Colomba, manuscrit illustré de motifs ornementaux réalisés par les moines d'origine celtique aux alentours de l'an 800. Il contient les quatre évangiles sur 340 feuilles de velin provenant de 185 veaux...

Nous avons découvert Temple Bar, quartier historique qui doit son nom à William Temple, ancien recteur de Trinity College. Il n'y a là que restaurants, pubs, boutiques.

Le dernier jour à Dublin a été consacré à la visite du National Museum et à sa splendide collection d'objets préhistoriques en or ainsi que de magnifiques pièces d'orfèvrerie celtiques du Moyen

Age et de collections d'armes utilisées par les Vikings. Quelques uns d'entre nous ont également fait un tour rapide (le musée ferme tôt) au Musée des arts décoratifs situé non loin de notre hôtel tandis que d'autres faisaient de dernières emplettes dans le centre.

Passons maintenant à Belfast où un tour panoramique nous a montré les Walls, murs peints rappelant les luttes des Irlandais et des Anglais, des catholiques et des protestants. Il y a même des effigies de leaders républicains et des murs arborant des peintures de l'IRA. (nous avons eu un aperçu de ces fresques lors de la conférence de D. Vvandeoute le 22mars 2018). L'un des monuments majeurs de la capitale de l'Irlande du Nord est le City Hall. Cette mairie, construite de 1898 à 1906 par l'architecte Sir Alfred Brumwell dans le style néo-baroque possède un dome central et quatre tours d'angle couverts de cuivre aux reflets verts. A l'intérieur on peut admirer un bel escalier en marbre de Carrare et de Brescia et à l'extérieur, parmi de nombreuses statues on voit un mémorial du Titanic et même une statue du footballeur George Best datant de 2006.

Nous avons aperçu la Queen's University, créée en 1845 ainsi que Stormont Castle, énorme bâtisse construite en 1929 au milieu d'une immense pelouse,



Chaussée des géants

siège du gouvernement nord-irlandais regroupant nationalistes et unionnistes. Mais le monument le plus impressionnant est le musée du Titanic avec sa façade en forme de proue où on peut voir une reconstitution du chantier naval, suivre les étapes de la construction du navire, revivre la vie à bord, le naufrage et apercevoir les vestiges du bateau au fond de l'océan dans un petit film qui clôt la visite.

En Irlande du Nord, lors de notre passage à Derry, nous avons fait le tour des fortifications de la ville, visité la mairie qui a de très beaux vitraux et, naturellement, le guide local nous a emmenés vers le monument commémoratif des victimes du Bloody Sunday (fusillade des troupes anglaises du 30.01.72 qui a fait 14 victimes).



Les femmes à l'honneur à Ladies View

Dans le comté de Donedal nous avons visité le château de de Glenveagh, de style neo-gothique, construit entre 1870 et 1873, sisué au milieu d'un parc national. On peut y voir une belle collection de peintures et de meubles anciens, ce qui satisfait à la fois les amateurs de musées et ceux dont les préférences vont à la nature grâce au parc magnifique. C'est encore ce mélange de nature et musées que nous avons trouvé à Turlough (comté de Mayo) où le musée de la vie rurale est dans un parc.

Nous ne sommes pas allés à Cork et nous n'avons donc pas vu Blarney Castle, au nord de la ville, où il y a une pierre qui, dit-on, donne le don de l'éloquence à ceux qui l'embrassent... Mais nous avons fait halte au Rocher de Cashel (comté de Tipperary) qui domine la plaine sur une colline rocheuse où, parmi les ruines médiévales impressionnantes se trouvent une cathédrale gothique, Saint Patrick (XIIIème siècle), une chapelle romane, Carmac's Chapel qui serait la plus ancienne église d'Irlande et abrite le sarcophage du roi Carmac. Il y a également une grande Tour Ronde qui servait, paraît-il, à protéger les moines lors des incursions des Vikings. Bien sûr, on trouve également une Croix de St Patrick mais c'est une réplique car l'originale est exposée dans la crypte de la Chorale des Vicaires...

L'histoire est toujours présente lorsqu'on visite un pays et en Irlande il m'a semblé qu'elle y était plus qu'ailleurs, que ce soit depuis le néolithique jusqu'aux événements plus récents, Que ce soit dans

les légendes comme les géants de la Chaussée jusqu'au souvenir du Bloody Sunday en passant par le séjour du Général De Gaulle à Sneem. Elle s'inscrit sur les murs de Belfast, se manifeste par les noms de rues, les plaques commémoratives, les statues. Nous avons même vu les ruines de la maison natale de Daniel O'Connell, "libérateur" de l'Irlande; en passant à Cahersiven (comté de Kerry) dont l'église porte son nom, et c'est très rare qu'une église porte le nom d'un laïc. Le comté de Sligo semble voué à W. B. Yeats qui en plus d'être poète a joué un rôle politique. B. Pourprix a répertorié les scientifiques qu'on ne devrait pas oublier dans la liste des hommes célèbres du pays.

La langue de la République d'Irlande est, avec l'anglais, le gaélique, mais, si les noms de lieux sont écrits dans cette langue, nous n'avons pas entendu beaucoup d'Irlandais s'exprimer en gaélique. Nous avons tenté d'avoir quelques exemples de cet idiome en assistant lorsque nous étions à Tralee, à une sorte de comédie musicale en gaélique.

Que dire maintenant de la convivialité? La dernière soirée à Dublin a été consacrée à "l'exploration" des pubs de Temple Bar où nous avons pu nous rendre compte de l'atmosphère joyeuse des lieux. Je n'aurais garde d'oublier la visite de la distillerie Teeling, réouverte à Dublin -le whiskey irlandais est distillé 3 fois (2 fois en Ecosse)- et de la dégustation qui a suivi. Nous avons d'ailleurs eu un aperçu de la gentillesse locale lors de notre arrêt à Andara, capitale du tweed du Donegal. On nous avait très bien montré les étapes de la fabrication du tweed où tout se fait à la main. Il faut dire que nous étions des clients potentiels...

Je ne parlerai pas de la gastronomie du pays qui ressemble beaucoup à celle de l'Angleterre avec, bien sûr la présence immuable de la pomme de terre déclinée sous toutes ses préparations...

En conclusion je crois que tous les participants ont trouvé ce voyage très agréable et très culturel, grâce à notre très bon guide accompagnateur et aux guides locaux. Encore une fois merci à la commission voyage qui a organisé ce beau parcours

Francis WALLET

Des physiciens irlandais célèbres

Dans les voyages touristico-culturels, la science et les scientifiques sont toujours oubliés. De ce point de vue, le voyage de l'ASA en Irlande n'a pas fait exception. Voici, pour les curieux, quelques compléments. Suivons l'itinéraire Dublin – Belfast – côte ouest – Cork – Dublin.

Dans la cathédrale Saint-Patrick repose le plus célèbre de ses doyens, l'écrivain Jonathan Swift, auteur des *Voyages de Gulliver*. Nous remarquons aussi le superbe monument funéraire à la famille Boyle, érigé en 1632 par Richard Boyle, comte de Cork. C'est le père de Robert BOYLE (1627-1691), connu pour avoir établi la loi reliant la pression et le

volume d'un gaz parfait à température constante (loi de Boyle dans le monde anglo-saxon, loi de Mariotte en France). La « pompe à air » de Boyle était un dispositif complexe, capricieux et cher. Pour financer sa construction sans aide extérieure, il fallait bien être le fils du comte de Cork...

La visite de Trinity College éveille le souvenir de William Rowan HAMILTON (1805-1865), qui effectua ici toute sa carrière. Connu des physiciens pour son principe variationnel, ou principe d'Hamilton, qui renouvelait la formulation de la mécanique, il est connu aussi des mathématiciens pour son invention des quaternions, une généralisation des nombres complexes. Selon la légende, alors qu'il se promenait le long du Royal Canal, en 1843, Hamilton découvrit la formule de multiplication des quaternions, $i^2 = j^2 = k^2 = ijk = -1$, et il la grava sur une pierre du Broom Bridge.

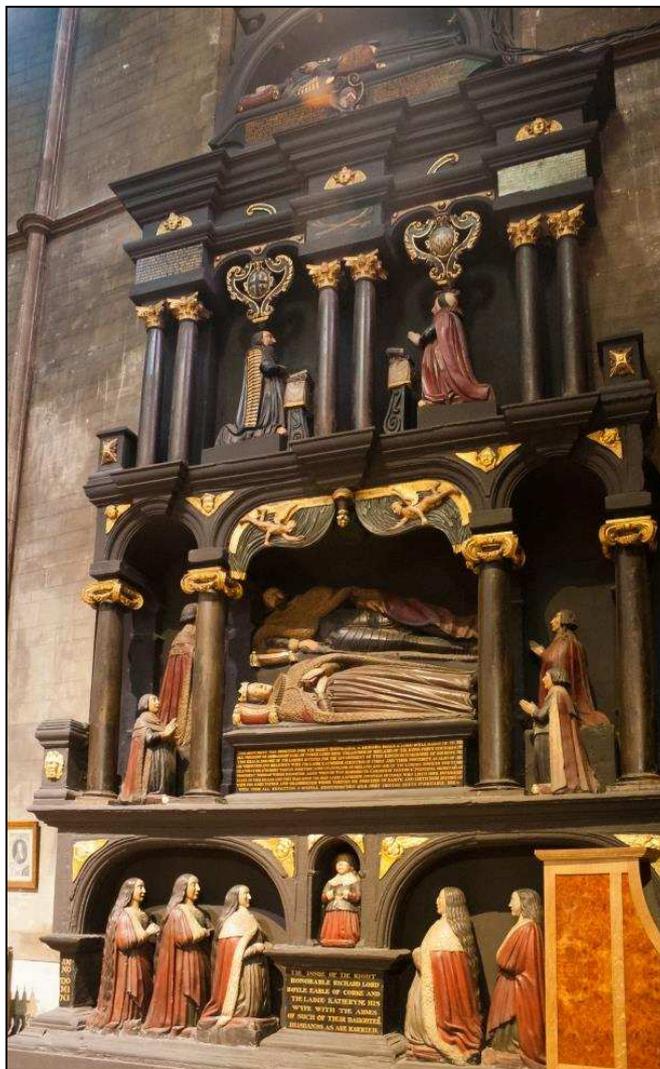
Un autre Dublinois, George Francis FITZGERALD (1851-1901), professeur de « philosophie naturelle et expérimentale » au Trinity College, est célèbre pour ses travaux en électromagnétisme. Les historiens le classent dans le groupe des Maxwelliens. Ces successeurs de l'Écossais James Clerk Maxwell ont revu et approfondi sa théorie de l'électromagnétisme, dont le formalisme mathématique était mal adapté au traitement des problèmes concrets de propagation qui émergèrent dans les années 1880 avec les progrès de la télégraphie, de la téléphonie et de l'étude des ondes électromagnétiques.

Avant de quitter Dublin, allons au cimetière de Dean's Grange, dans la banlieue sud, pour nous recueillir sur la tombe d'Ernest WALTON (1903-1995). Il fut colauréat, avec John Cockcroft, du prix Nobel de physique 1951 pour ses travaux sur la transmutation des noyaux atomiques.

Et maintenant, direction Belfast. William THOMSON, futur Lord KELVIN, y est né en 1824, mais c'est en Écosse, à l'université de Glasgow, qu'il effectua ses recherches thermodynamiques ; il a donné son nom à l'échelle des températures absolues en degrés kelvins. Rendons-nous à la Queen's University. Deux natifs de Belfast y ont laissé leur nom : Thomas ANDREWS (1813-1885) pour ses recherches expérimentales sur la liquéfaction des gaz, John Stewart BELL (1928-1990) pour ses recherches théoriques en mécanique quantique.

Bell fut seulement étudiant à la Queen's, avant de partir aux USA, puis au CERN à Genève. Il fit sienne l'idée d'Einstein selon laquelle la description quantique de la réalité physique ne peut pas être considérée comme complète sans l'introduction de

paramètres supplémentaires ou variables cachées. En 1964, il réussit l'exploit d'exprimer cette idée sous une forme mathématique : les inégalités de Bell. Grâce aux progrès de la technologie, Alain Aspect, en 1982, à Orsay, prouva expérimentalement que les inégalités de Bell peuvent être violées. Ainsi Bell a permis de montrer qu'Einstein avait tort...



Monument à la famille Boyle. Cathédrale Saint-Patrick à Dublin

Nous sommes maintenant dans l'ouest de l'Irlande. Skreen, dans le comté de Sligo, est le pays natal de George Gabriel STOKES (1819-1903). Ses travaux sur les frottements des fluides visqueux (une loi de la viscosité porte son nom) en font un précurseur de l'hydrodynamique. Il élaborait une théorie ondulatoire de la lumière, dont Maxwell s'est inspiré. Il résolut aussi des problèmes industriels ; on dirait aujourd'hui qu'il faisait des mathématiques appliquées. Le 10 juin 1995, un mémorial en son honneur fut inauguré à Skreen par un commissaire européen, à l'initiative de la Royal Irish Academy.

À Galway, nous rencontrons George Johnstone STONEY (1826-1911), un des inventeurs de la particule élémentaire d'électricité, appelée plus tard électron. Professeur au Queen's College de Galway

avant d'être secrétaire de la Queen's University of Ireland, basée à Dublin, Stoney est l'oncle du maxwellien Georg Fitzgerald (voir ci-dessus), avec lequel il entretenait des rapports étroits.

Avant de regagner Dublin, arrêtons-nous à Lismore,

III – La vie de l'A.S.A.

Un moment de plaisir aux « jardins de l'Hamadryade



entre Cork et Cashel, pour le magnifique château de la famille Boyle, citée au début de cet article. Vue offerte par l'ASA pour nos efforts méritoires...

Bernard POURPRIX

Après l'O'Berger de Lesquin nos aînés (ceux et celles qui ont plus de 80ans pour qui ne connaît pas cette initiative) se sont retrouvés une nouvelle fois pour un moment de détente gustatif aux « jardins de l'Hamadryade » à Villeneuve d'Ascq. Jeanine Salez, Brigitte Beauvils et Renée Risbourg avaient bien préparé cette rencontre toujours très appréciée et même attendue. Une trentaine de convives se sont ainsi retrouvés et les discussions sont allées bon train. Elles ont été égayées par une cuisine qui a éveillé les papilles tout en laissant libre cours à des échanges amicaux. Une toujours belle initiative à préserver.

Jacques DUVEAU

Echos du Concert d'automne du 8 novembre 2018 :



L'amphithéâtre de l'espace culture était quasiment plein. Il faut dire que la direction de la culture avait intégré cette manifestation dans son programme et qu'à côté des ASAIENS – les plus nombreux- on trouvait des étudiants et quelques personnels de l'université.

Monique Vindevoghel, l'initiatrice de ce concert avait bien fait les choses avec toute l'équipe de

musiciens mobilisés pour ce concert. A côté d'œuvres connues, le programme a permis d'entendre des œuvres moins souvent données en concert : œuvres de Mauro Giuliani, Tobias Haslinger ou encore Joachim Turina avec sa scène andalouse pour alto solo, quatuor à cordes et piano. Et au milieu de tout cela, une surprise : l'interprétation par Georges Baudalet , à la scie



musicale, de l'Ave Maria de Schubert. Beaucoup ont alors découvert la scie musicale, un instrument méconnu dont l'interprète nous a donné quelques clés pour en comprendre le fonctionnement. Il convient de dire qu'il y avait une certaine complicité puisque la scie musicale avait été présentée dans les vidéos du programme de physique de l'université en ligne unisciel dans laquelle Monique Vindevoghel a été beaucoup investie.

Tous ont pu apprécier la qualité artistique de cette bien belle soirée achevée en toute convivialité.

Jacques DUVEAU

Un nouveau lieu pour la conservation des instruments scientifiques anciens

Les instruments scientifiques anciens qui étaient conservés sous l'amphi du P1 dans une salle non aérée donnant sur un vide sanitaire au sol en terre battu viennent d'être déménagés dans 3 salles au

sous-sol du P3 remises à neuf. Il était temps car les conséquences d'une inondation en juillet 2016 se faisaient de plus en plus sentir par une oxydation croissante.

L'université, consciente de la nécessité de réagir a donc affecté 3 salles qui vont servir de réserves et de lieu de travail. Leur réaménagement a été fait en septembre et on ne peut que féliciter les équipes techniques pour le travail réalisé. Dans ces locaux remis à neuf il convenait d'abord de poser des étagères, ce qui a été fait grâce à la mobilisation de l'équipe des instruments anciens

Il convenait ensuite de procéder à un nettoyage des instruments avant leur déménagement. Celui-ci a été réalisé grâce à la collaboration d'une douzaine



d'entre nous qui ont accepté d'y consacrer un peu de



temps. Ces mêmes volontaires, avec quelques nouveaux ont procédé fin octobre au déménagement lui-même, les appareils les plus lourds étant pris en charge par le service logistique.

Un grand merci à tous et toutes.

Avec sa salle d'exposition au P7, ces 3 salles au P3 et une autre demeurée au P1 nous disposons ainsi de bonnes conditions pour poursuivre l'action engagée par Guy Séguier et l'ASA.

Jacques DUVEAU

C'est l'A.S.A.

A l'occasion de la petite manifestation amicale organisée à l'issue du déménagement des instruments anciens, notre ami Guy Séguier a remis à l'ASA la statue que vous pouvez voir ci-contre. A la question du nom de cette statue il nous a répondu : « c'est l'ASA ». Ce sont les valeurs de solidarité de l'ASA que Guy veut exprimer en la baptisant ainsi. Je ne suis pas sûr qu'elle soit aussi bienveillante que la représentation qu'en donne Guy Séguier mais ce dont je suis certain c'est une de nos valeurs premières. Merci Guy.

Cette statue nous accompagnera désormais.

Cette statue nous rappelle aussi que Guy Séguier a non seulement été l'initiateur de la conservation des instruments scientifiques anciens , mais aussi l'initiateur de l'exposition « arts et création » où il a exposé de bien belles pièces sculptées dans le bois.

Jacques DUVEAU



IV – Solidarités

Commission ASA_Solidarités

En cette fin d'année, nous souhaitons rappeler les axes principaux de la commission Solidarités. Nos actions se portent essentiellement sur :

- **la solidarité entre adhérents** : organisation de repas pour les plus âgés, envois de courriers et chocolats à Noël, visites et appels téléphoniques pour les adhérents isolés, informations sur les possibilités d'aide sociale.

- **la solidarité intergénérationnelle** : prix André Lebrun, soutien financier ponctuel à des étudiants grâce aux dons des adhérents, soutien du Relais Handicap.

Nous avons commencé l'information sur l'habitat inter générationnel qui se concrétisera par une conférence organisée en janvier, après celle qui a eu lieu en septembre.

Lorsque nous aurons l'accord de la direction de la vie citoyenne, nous aimerions contribuer à l'accueil des étudiants migrants par exemple en leur proposant des visites d'expos ou de villes, des invitations à partager un repas dans nos familles.

Nous vous souhaitons une bonne fin d'année

La commission Solidarités

Coopération scientifique et aide humanitaire

Dans le cadre d'un accord de coopération signé par J. Brocard vice-président des Relations internationales dans les années 2000, (reconduit en 2005, 2011 et 2016) entre les universités de Lille et de Bangui en République centrafricaine et d'une convention de subvention annuelle signée avec l'Ambassade de France à Bangui, des enseignants de

différentes disciplines de l'université de Lille assurent ou ont assuré un enseignement à Bangui. Parmi eux Michel Wartel actuellement professeur émérite et membre de l'ASA continue chaque année depuis 2001 (excepté 2013 à 2015 en raison des événements tragiques dans ce pays) un enseignement sur le traitement de l'eau dans la maîtrise « Qualité de l'eau » qu'il a aidé à mettre en place à Bangui en 2005. Parallèlement le laboratoire Hydrosciences Lavoisier dirigé par le professeur Mabingui a été créé en 2003 dans un bâtiment construit par

l'Ambassade de France. Trois enseignants de Bangui membres de ce laboratoire ont soutenu un doctorat à l'université de Lille sous sa responsabilité et celle de M.-A. Boughriet dans le domaine de l'eau. Différents financements du Conseil général du Nord, de la Région Nord - Pas-de-Calais, de l'Agence de l'Eau Artois-Picardie, de la Mairie de Villeneuve-

d'Ascq et de l'Ambassade de France ont permis d'équiper ce laboratoire. Deux enseignants qui se sont formés à l'analyse bactériologique de l'eau à l'Institut Pasteur de Lille vérifient la qualité de l'eau de distribution, de puits et d'eaux embouteillées à Bangui. Le laboratoire a obtenu la reconnaissance de l'UNESCO par l'attribution de la « Chaire de l'Eau :

Gestion de l'eau » (quarante dans le monde dont trois en Afrique noire).

Lors de son dernier séjour Michel Wartel a été reçu par le professeur Faustin Touadéra (docteur en mathématiques de l'université de Lille) actuellement président de la République centrafricaine. Une petite réception a eu lieu en son honneur.

Michel Wartel a redistribué à différents dispensaires des médicaments qui lui avaient été remis par différents membres de l'ASA. Il était parti avec une valise pleine de ces médicaments. Nous avons reçu un mot de remerciement de la directrice du centre de

santé du Groupe Espoir spécialisé dans la prise en charge des malades vivant avec le VIH/SIDA et d'une sœur responsable d'un dispensaire.

Un bel exemple de coopération scientifique et d'aide humanitaire.

Jacques DUVEAU



V – Lille 1 d’hier et d’aujourd’hui

Les morts de la guerre 1914-1918 de la Faculté des Sciences de Lille

Une cinquantaine d’étudiants de la Faculté des Sciences de Lille ont été tués pendant la guerre 1914-1918 alors que la faculté comptait 270 étudiants inscrits en 1913. En fait 58 noms (étudiants et personnels) figuraient sur une plaque déposée jadis à l’entrée de la faculté, place Philippe Lebon. Certains d’entre nous se souviennent de cette plaque qui, à ce jour, n’a pas été retrouvée. Mais l’allocution du doyen de la Faculté des Sciences, Albert Châtelet, lors de l’inauguration de la plaque commémorative, le 11 juin 1922, a été imprimée. À la Bibliothèque municipale de Lille, la brochure de 16 pages garde la trace de ces 58 morts.

La guerre a été déclarée le 1^{er} août 1914. Le premier cité dans la brochure, et aussi premier tué, est Jean Clairin, professeur de mathématiques depuis 11 ans à Lille, membre élu au Conseil de l’Université. Il est tué lors de la défense de Cambrai, dans un combat de rue à Thun-L’Évêque, le 26 août 1914. Il avait 37 ans. Deux autres enseignants disparaissent. Paul Lemoult, 55 ans, brillant chimiste, est victime, avec les 147 ouvriers qu’il dirigeait, de l’explosion de l’usine d’acide picrique (poudre d’obus) de La Pallice, à La Rochelle, le 1^{er} mai 1916. C’est une des plus importantes explosions de ce type en France de toute la guerre. Rappelons que l’explosion du dépôt de munitions de Lille (explosion dite « des dix-huit ponts ») a eu lieu en janvier 2016. Les décès de Clairin et de Lemoult ne furent connus que bien plus tard, sans doute par souci de préserver le moral de la



Robert Labbé de Montais (1891-1916)

population. Victor Sanson, préparateur de chimie appliquée, a suivi « son maître », Lemoult, à La Pallice, et disparaît avec lui. Alphonse Buisine, directeur de l’Institut de chimie, 62 ans, est déporté



Tombe de Jean Clairin (1876-1914) à Thun-L’Évêque

dans le contexte des otages lillois. Durement éprouvé, il est hospitalisé un mois après son arrivée en Lituanie et y décède, le 19 mars 1918.

Louis Poiron et Raoul Lebrun se succèdent sur un poste de préparateur de chimie générale. Ils sont tués à un an d’intervalle, en septembre, en 1914 et 1915, dans la Marne. L’un et l’autre ont 21 ans. Élie Ducourant, attaché au laboratoire de chimie, décède de maladie contractée à la guerre, en 1919. Ernest Verbièse, garçon de laboratoire de géologie, est tué en avril 1915 à Ville-en-Woëvre.

Premier étudiant et deuxième tué de la faculté, lors de la défense de Maubeuge, le 1^{er} septembre 1914, Victor Hoérée venait d’obtenir son diplôme d’ingénieur chimiste. Il est dit que « son corps fut retrouvé par sa mère dans les tranchées, ramené par elle, et inhumé au cimetière de Roubaix ». Les 49 autres étudiants sont morts en Flandres, en Champagne, à Verdun, dans la Somme, au Chemin des Dames, etc. À la faculté, ils terminaient ou venaient d’obtenir des certificats d’études supérieures (CES), une licence ès sciences ou préparaient l’agrégation. Onze d’entre eux faisaient

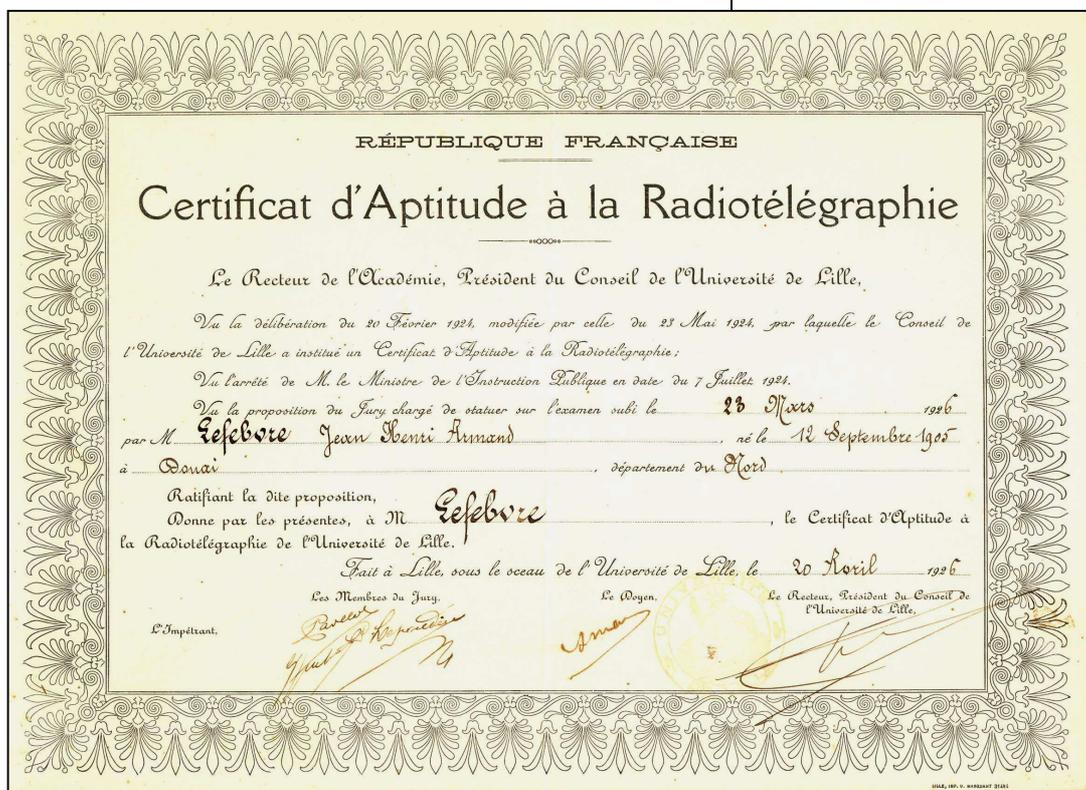
ou terminaient des études d'ingénieur chimiste, dix d'ingénieur électrotechnicien et dix préparaient ou venaient d'obtenir PCN, certificat exigé pour les études médicales. Ils avaient entre 20 et 25 ans. Souvent plus âgés, des maîtres d'internat, répétiteurs, professeurs, directeurs d'école primaire supérieure ou d'école professionnelle complétaient leur formation ou préparaient un doctorat.

Certains parcours sont inattendus. Deux étudiants, engagés dans l'Armée d'Orient, sont tués en Serbie (actuelle Macédoine du Nord) par les Bulgares. Il s'agit d'Émile Fournier, diplômé de mathématiques générales et de première année d'électrotechnique, et de Fernand Testelin qui faisait des études d'ingénieur chimiste. Le corps de ce dernier « resta aux mains des Bulgares ». Trois autres s'engagent

dans l'aviation naissante et le paient de leur vie. Il s'agit de Marcel Vasseur, de Paul Langrand et de Robert Labbé de Montais. Ce dernier est « tué au cours d'un combat aérien » en Forêt-Noire, au-dessus des usines Mauser (fusils). Originaire du Loir-et-Cher, il venait de terminer ses études d'ingénieur électrotechnicien, ce qui confirme l'attrait, déjà remarqué dans un article précédemment paru dans ce bulletin, de cette formation lilloise pour des étudiants venus de loin. Châtelet termine son allocution en évoquant la détermination et la conduite héroïque de certains d'entre eux, en citant leurs exploits, sans donner les noms.

Marie-Thérèse POURPRIX

Mais où est donc passé l'émetteur de l'école de Radioélectricité de la Faculté de Lille ?



Il ne possédait aucune carte de son père, tout ayant été détruit dans les bombardements de 1940. Jean-Michel lui a donc envoyé cette carte et en réponse, il a envoyé l'original du certificat d'opérateur 'radiotélégraphiste' de son père (**photo ci-contre**). Un très grand merci à lui ! Et là, la surprise fut simplement extraordinaire, car ce "Certificat d'Aptitude à la Radiotélégraphie" provient de l'Université de Lille en date du 23 mars 1926 !

Au passage on y trouve

Comment ce diplôme est-il arrivé jusqu'à nous...?

Jean-Michel Duthilleul est radioamateur avec l'indicatif F6AJA comme moi-même avec l'indicatif F1GAA (les indicatifs français ont le préfixe 'F' suivi d'un chiffre et deux ou trois lettres) et Jean-Michel entretient depuis plus de 15 ans un site web surtout dédié à une grande collection de cartes (dans notre jargon appelée carte QSL) que les radioamateurs s'échangent pour confirmer un contact radio établi en phonie ou en morse.

Il y a quelques temps, Jean-Michel a reçu un courrier électronique d'un radioamateur, Baudouin Lefebvre, F4EIS, qui avait vu sur le site la carte de son père (F)8FZ des années 20 (à cette époque le préfixe F n'était pas nécessaire), Jean Lefebvre, de Douai. (**photo ci-contre**)

des signataires illustres :

Le Doyen : M. Albert Maige et les membres du jury: M. René Paillot, Georges Bruhat, René Swinguedauw.



Comment est ce possible ?

Nous avons donc, avec l'aide de Christian Druon, sollicités nos éminents spécialistes de la mémoire que nous remercions en fin d'article.

Dans une lettre au Préfet du Nord datée du 15 mars 1920, le Recteur Lyon émet le voeu de l'ouverture dans le Nord d'une Ecole Supérieure d'Electricité, mais ce courrier n'est pas suivi de fait.



Une autre lettre au Préfet du Nord, adressée le 17 juin 1922 par le Doyen de la Faculté des Sciences, demande la création d'une chaire de Physique expérimentale et de Radiotélégraphie.

La chaire de **Physique expérimentale et Radiotélégraphie** est créée en janvier 1923.

Mr M. Paillot en est le premier titulaire. Son enseignement des cours et des travaux pratiques, a lieu à l'Institut de Physique, 50 rue Gauthier de Châtillon.

L'École de Radioélectricité de la Faculté des Sciences de Lille est créée en 1931 (arrêté ministériel du 20 août 1931), mais, comme nous venons de le détailler précédemment, cette discipline commence à être enseignée à Lille dès 1923.

Deux certificats sont créés :

Un "**Certificat d'Etudes Supérieures de Physique expérimentale et Radiotélégraphie**" (deux cours et deux TP hebdomadaires). Son auditoire peut atteindre une douzaine de personnes .

Et, un **Certificat d'Aptitude à la Télégraphie**, destiné notamment à former des radiotélégraphistes de bord, militaires et marins.

Les Annales des Facultés indiquent que le Professeur Paillot effectue des recherches sur l'émission, la propagation et la réception des ondes courtes.

Une délibération du Conseil de la Faculté des Sciences du 13 juin 1932 transforme l'Ecole de Radioélectricité en Institut Radiotechnique de la Faculté des Sciences de Lille (IRL).

Où était donc situé cet émetteur ?

Nos sources nous conduisent à l'Institut de Physique (actuellement l'école de journalisme) rue Gauthier de Châtillon.

A partir de l'entrée principale, il y avait un escalier menant au 2ème étage, puis un passage conduisant à une tourelle située sur le toit où était installé l'émetteur (**photo ci-contre**)

Une antenne horizontale de 20 à 30m entre 2 piquets semble avoir été présente.

Cette tourelle est en cours de démolition, suite à une réhabilitation immobilière.

Quelle trace avons nous de cet émetteur ?

Malheureusement nous n'avons aucune trace de l'émetteur ayant permis de faire passer ces certificats, nous savons qu'il fut démonté pour éviter que les allemands l'utilisent; comme l'émetteur de Camphin fut détruit par les techniciens de la station en mai-juin 1940.

Il semblerait malgré tout, que les 2 tubes de l'étage de puissance HF soient en notre possession.

Cet émetteur aurait donc fonctionné au sein du "Radio-Club de Lille" de 1926 à 1939.



Cependant, il est possible de dire, avec certitude cette fois, que cette activité a perduré jusqu'en 1938 comme l'atteste cette carte de réception (QSL), dont l'origine est "La Cité Universitaire". (**photo ci-dessus**).

De plus, les informations que l'on y trouve précisent les conditions dans lesquelles il entend à Lille, la station émettrice F8NV, située à Oléron Sainte-Marie dans les Basses-Pyrénées. Nous noterons que cela représente une belle performance pour l'époque avec du matériel amateur !

Nous tenons tout particulièrement à remercier nos interlocuteurs : Alain Chapoton, Yves Crosnier, Yves Leroy, Michel Lobry, Julien Noyen, Marie-Thérèse Pourprix, Arsène Risbourg.

Jean-Claude PESANT (F1GAA),
Jean-Michel DUTHILLEUL (F6AJA)

VI – Chronique

Découverte d'un fonds photographique important sur le campus scientifique de Lille

Le campus Cité scientifique de l'Université de Lille regorge de trésors historiques que le groupe Patrimoine de l'ASA met un point d'honneur à collecter, nettoyer, restaurer si nécessaire, et exposer depuis des années. Début avril 2018, Sophie Braun, chargée du patrimoine scientifique à l'université, a attiré mon attention, comme photographe et historien de la photographie régionale, sur l'existence d'une caissette renfermant quinze objets en verre aux reflets moirés, réunis par groupes de trois sur socles en bois, conservée à l'ASA grâce à l'action de Guy Séguier (voir illustration). L'étiquette d'archivage portait la mention « photographies de Lippmann ».

Il s'agit de photochromes datant de la fin du XIX^e siècle, obtenus par le seul procédé connu à ce jour de photographie directe des couleurs. En 1891, Gabriel Lippmann, insatisfait par les reproductions subjectives des couleurs au moyen de trois filtres, présentait à l'Académie des Sciences une méthode objective, basée sur la stationnarisation des ondes lumineuses par leur interférence et l'enregistrement pérenne des valeurs physiques de la luminosité sur une couche photosensible. Le résultat est une représentation en couleur forcément exacte du sujet photographié. Cette découverte géniale lui vaudra le prix Nobel de Physique en 1908. Elle ne sera pourtant jamais commercialisée à grande échelle car sa mise au point s'est heurtée à de très nombreux obstacles pratiques. Les frères Lumière, sponsors de Lippmann dans un premier temps, se tourneront finalement vers la méthode indirecte en proposant en 1907 au public leur procédé autochrome restituant les couleurs par mélange de particules teintées en rouge, vert et bleu. Les photochromes de Lippmann sont très rares. On en compte environ 150 dans les collections mondiales : le plus gros effectif se trouve au musée de l'Élysée à Lausanne ; le second à l'université Pierre et Marie Curie ; quelques exemplaires sont déposés à la Société française de photographie ou ailleurs. La découverte lilloise augmente le stock mondial de 10% ! Qui plus est, le corpus, qui a été présenté à des experts en conservation, est dans un état chimique satisfaisant et ne nécessite pas en l'état d'intervention particulière.

On peut envisager sereinement une présentation au public de cette découverte. Elle intéressera les scientifiques (certains chercheurs voient toujours dans ces photochromes un ancêtre inspiré des hologrammes), les artistes (le rendu des couleurs par la méthode de Lippmann est indépasseable), les historiens des sciences (les photochromes incarnent le triomphe de la théorie des ondes lumineuses), et les historiens des techniques (la théorie physique de Lippmann a été trahie par des contraintes chimiques insurmontables). Plus généralement, elle intéressera un public curieux de faire connaissance avec des objets rares d'une beauté saisissante, conçus pour emprisonner les couleurs entre deux plaques de verre.



Mais cette découverte ouvre aussi des pistes nouvelles sur l'histoire de la Faculté des sciences de Lille et l'histoire de la photographie à Lille avant la première guerre mondiale.

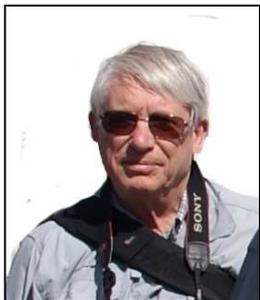
Les historiens des origines de la photographie dans le Nord de la France s'arrêtent beaucoup sur les groupes d'amateurs ancrés sur des associations locales : Douai, Boulogne, Amiens, Beauvais, Cambrai, Arras, Étaples,... Lille fait figure de parent pauvre et n'est évoquée qu'à travers quelques personnalités sans lien apparent : Blanquart-Evrard, créateur de la première imprimerie photographique au monde en 1851 ; Leblondel, professionnel traquant les transformations urbaines du XIX^e siècle ; Pasquero, père et fils, pour leurs témoignages urbains. La découverte du fonds de photochromes à Lille vient casser cette impression d'éparpillement. Elle montre au contraire que cette ville a été un centre cohérent de recherche photographique sur le plan scientifique et technologique. Des documents attestent que Gabriel Lippmann est venu chercher à la Faculté des sciences des collaborations pour améliorer son procédé. Il pouvait en effet compter sur un solide réseau de compétences construit autour du professeur Benoît Côme Damien et de ses assistants directs, René Paillot et Pierre Colardeau, qui mobilisent eux-mêmes un large cercle de chercheurs talentueux motivés, au sein du lycée de Lille mais aussi... à la Faculté catholique de Lille et

dans la société civile (ingénieurs, architectes, médecins). Ce noyau est à l'origine de la Société photographique de Lille, qui sera abritée à la Société industrielle du Nord entre la Société de géologie et la Société de géographie, et dont la notoriété ne cessera de croître jusqu'à ce que la guerre 14-18 ne vienne mettre complètement fin à son existence.

Plusieurs points restent à creuser. En premier lieu, quelle est la nature exacte des liens entre Gabriel Lippmann, professeur de physique à la Sorbonne, et l'équipe des universitaires lillois ? En second lieu, le système de projection et de reproduction des photochromes lillois est énigmatique ; l'appel à témoignages des membres de l'ASA ayant manipulé ces objets dans le cours d'optique théorique du professeur Jean Schiltz donne d'ores et déjà des remontées d'informations encourageantes ; il serait utile de recenser tous les souvenirs. En troisième

VII – Hommages

Hommage à Bernard Sucher



Bernard fait ses études secondaires à Dunkerque, ville de sa naissance en 1939, puis vient à la Faculté catholique en 1958 préparer la licence de mathématique qu'il obtient en 1961 avec le certificat de Math II suivi place Philippe Lebon.

Intéressé par la recherche (son nom veut dire chercheur en allemand !), sur les conseils du professeur Parreau il intègre le laboratoire de Calcul tout naissant en 1962. Il devient assistant en 1963, année où il obtient avec trois autres collègues le DEA de Mathématiques appliquées.

Au tout début Bernard initie les étudiants au calcul numérique avec des calculatrices de bureau : Monroë, Marchand. Mais tout change brusquement de génération avec l'arrivée d'une machine Bull Gamma ET utilisant le langage APB développé place Philippe Lebon par le professeur Pierre Bacchus.

Si bien qu'en 1965 Bernard réalise un traducteur APB (équivalent d'un compilateur) pour le nouvel ordinateur, l'IBM 1620. C'était l'époque du début de l'utilisation des ordinateurs pour le calcul scientifique via la programmation des algorithmes numériques ou la gestion scientifique (recherche opérationnelle, graphes). Bernard fait partie d'un groupe de pionniers qui délaisse les mathématiques mais pas les acquis pour se consacrer avec passion à ce qui deviendra l'informatique. En 1969 il se perfectionne en se rendant à Paris sur un IBM 360, gros ordinateur pour l'époque et il retrouve le laboratoire de Calcul installé sur le campus à Villeneuve d'Ascq.

Il participe activement à l'enseignement de la

lieu, et dans le même ordre d'idée, il est important de collecter tous les témoignages sur la présence éventuelle d'autres photochromes sur le campus. Enfin, et en généralisant le point précédent, il devient urgent d'interroger la mémoire collective sur les diverses formes (daguerréotypes, plaques de verre, autochromes, négatifs, rayons X, tirages papier, etc.) et fonctions de la photographie (enseignement, recherche, etc.) sur le campus scientifique de Lille. Toute information sur ces sujets est la bienvenue. Vous pouvez contacter Sophie Braun (sophie.braun@univ-lille.fr) ou Bernard Dupont (bernard.dupont@univ-lille.fr).

Bernard DUPONT

Membre ASA. Commission Patrimoine
Président de la Société photographique des
universités de Lille

programmation et de la logique dans différentes filières à l'université dans le cadre du nouveau laboratoire d'Informatique fondamentale de Lille, le LIFL, qui connaît une grande extension. Parallèlement il enseigne ces matières à l'IDN où il expérimente avec Jeannine et Bernard Leguy ses réflexions sur la notion d'arbre programmatique introduit dans l'enseignement dès 1975. Ces avancées seront les prémices de la programmation structurée qui donnera lieu à de fructueuses discussions .

En 1979 Bernard présente une thèse intitulée : « Contribution à la construction des types d'objets par approximations successives ». L'année suivante il devient maître-assistant (l'équivalent maintenant de maître de conférences) à L'ENSI de l'université de Valenciennes nouvellement créée. Il y enseigne principalement les mathématiques en première année, en collaboration avec le professeur Raymond Barre, homonyme du Premier ministre de l'époque.

Avec la croissance des effectifs des étudiants en informatique séduits par cette science en pleine expansion, il obtient sa mutation au LIFL. Il participe constamment à toutes les avancées des années 1980 que sont la programmation orientée objet et les preuves de programmes.

Nous pouvons signaler que, suite au changement du titulaire du cours d'informatique en Deug, il accueille avec bonne volonté et empathie le nouveau professeur, l'initie aux procédures et au matériel informatique utilisés par les étudiants et l'accompagne dans le montage de certains enseignements de premier cycle qui prennent beaucoup d'ampleur.

Pendant un an il assure également l'intérim de la direction de la MIAGE (maîtrise d'informatique appliquée à la gestion des entreprises).

Et il s'implique fortement dans les programmes

Erasmus.

À notre demande, Pierre Jeannin et moi-même, il rédige en 1991, pour notre second ouvrage sur les courbes splines rationnelles, un long chapitre illustratif final intitulé : « Un paquetage de fonctions graphiques », exprimant toute sa dextérité dans l'écriture des programmes.

Nous ne pouvons pas conclure ces brefs rappels sans évoquer l'étendue de sa culture, cette soif de tenter de tout savoir dans les domaines les plus divers, à travers une foultitude de lectures de livres, de revues, d'articles et de voyages avec Françoise.

La retraite venue en 2000, il s'inscrit à l'ASA (Association de solidarité des anciens de l'université de Lille I) où il est rapidement élu au conseil d'administration. Bernard fait partie de ce groupe d'amis et collègues qui accueillent à bras ouverts les nouveaux venus comme aime le rappeler un ancien président.

Les présidents de cette époque toute récente, Henri Dubois et Joseph Losfeld, souhaitaient faciliter, banaliser l'utilisation de l'informatique, du courrier

électronique, de l'internet à nos amis retraités parfois perdus. C'est naturellement qu'ils s'adressent à Bernard pour encadrer ce nouvel atelier.

Passionné de photo Bernard anime aussi un atelier photo numérique. Dans leurs très nombreux voyages, Françoise et Bernard, dans une sorte de jeu, collés sur le viseur de leur appareil, cherchaient le meilleur cadrage. Nous en avons le résultat lors des vidéos bien documentées qu'il présentait lors des après-midi de l'ASA.

Bernard avait une personnalité affirmée, un esprit vif, un peu marginal certes, mais finalement très accessible derrière son abord bourru.

Ce modeste témoignage nous a permis d'évoquer une partie créative de sa carrière et de passer encore un instant avec lui.

Dans ce moment de séparation nos pensées affectueuses vont à Françoise qui doit être bien seule sans son compagnon de toujours.

Jean-Charles FIOROT et autres collègues.

VIII - Carnet

Ils nous ont quittés :

Jean DUEZ, membre fondateur de l'ASA, décédé le 12 juillet 2018

Jean CARLIER, maître de conférence en physique, décédé le 13 août 2018

Bernard SUCHER, maître de conférence en informatique (lire l'hommage ci-avant), décédé le 21 août 2018.

Martine CARETTE, ancienne directrice du SUDES, Vice Présidente déléguée, coordonnatrice régionale formation continue enseignement supérieur, décédée le 4 décembre 2018.

Toutes nos condoléances aux familles et aux proches.

Naissance :

Louis, petit fils de Daniel LUSIAK né le 10 octobre 2018.

Toutes nos félicitations aux heureux parents.

Association de Solidarité des Anciens de l'Université Lille 1 - Sciences et Technologies



ASA Université Lille 1
Bâtiment P7
Cité Scientifique
59655 Villeneuve d'Ascq cedex

tél : 03 20 33 77 02
email : asa@univ-lille1.fr
<http://asa.univ-lille1.fr/spip>



directeur de la publication : Jacques Duveau

directeur de la rédaction : Jean-Michel Duthilleul

réalisation : Jean-Michel Duthilleul et Nadine Demarelle

merci à : Bernard Belot, Bernard Delahousse, Bernard Dupont, Colette Duveau, Jean-Charles Fiorot, Jean-Claude Marchal, Marcel More, Jean-Claude Pesant, Bernard & Marie-Thérèse Pourprix, Marie Paule Quéту, Carlos Sacré, François-Xavier Sauvage, Francis Wallet, Marie-Françoise Waxin.

Imprimerie de l'Université Lille 1 Sciences et Technologies

ISSN : 1168-6898